J. O. Littau

INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC

CONCOURS D'ÉLOQUENCE DE 1876

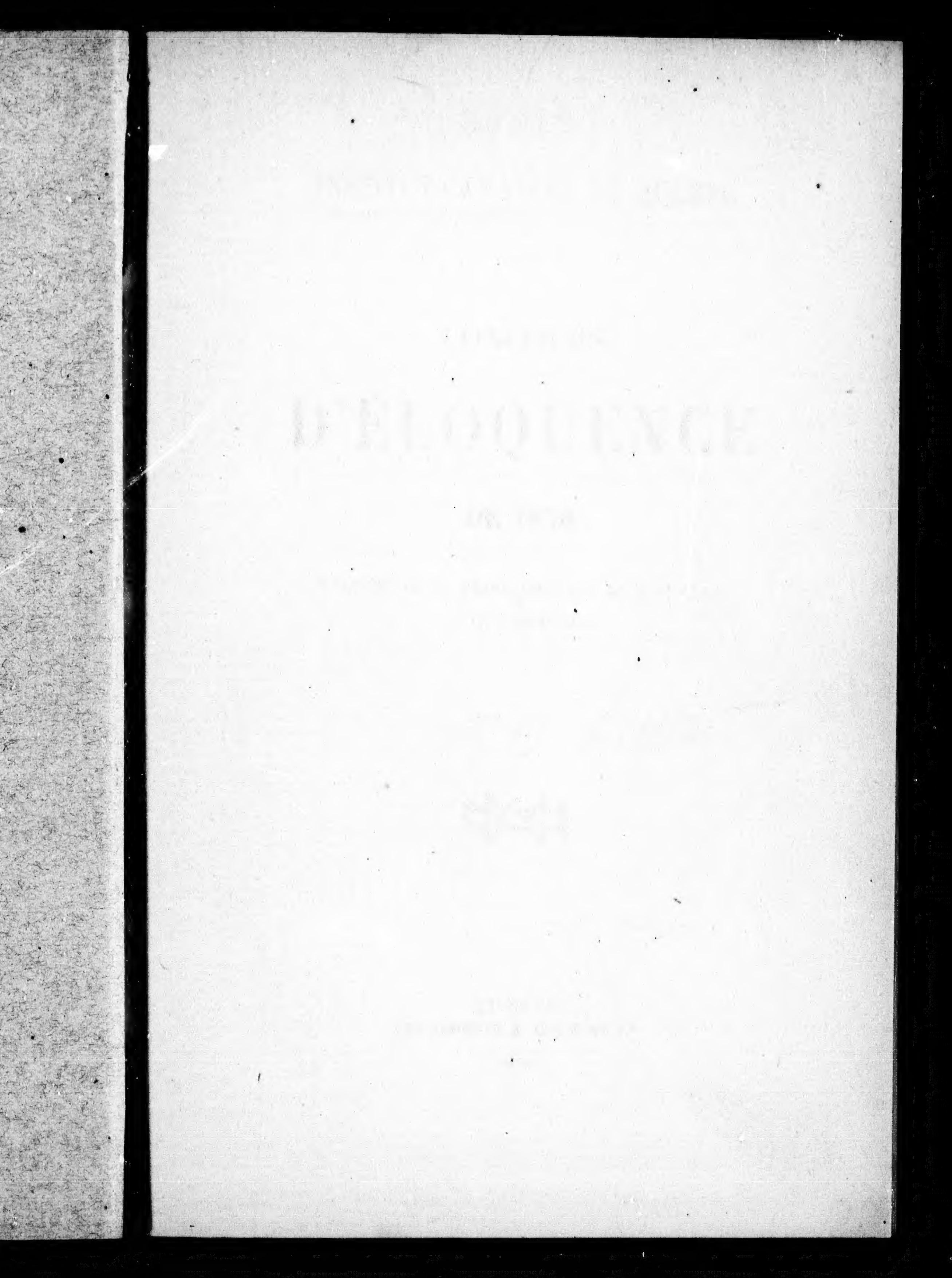
SÉANCE DE LA PROCLAMATION DU LAURÉAT
13 OCTOBRE 1876

Tiré à 25 exemplaires

12

QUÉBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET Cie

1876



D'ELOQUENCE

INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC

CONCOURS D'ÉLOQUENCE DE 1876

SÉANCE DE LA PROCLAMATION DU LAURÉAT

13 OCTOBRE 1876

J. O. Lilleau

QUÉBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET Cie
1876

CONCOURS D'ÉLOQUENCE

OUVERT PAR

L'INSTITUT CANADIEN

EN 1876

Au mois de novembre dernier, M. Théophile Ledroit, directeur de l'Institut, et l'un de ses membres les plus dévoués, offrait au Bureau de Direction une médaille d'or pour prix d'un concours d'éloquence dont l'Institut choisirait le sujet. Ce projet fut accueilli avec empressement, et, quelques semaines plus tard, un réglement préparé par le Comité de Lectures et Discussions était publié dans les principaux journaux de la province de Québec, annonçant à toute la jeunesse instruite du pays le sujet du concours : "*Christophe Colomb.*" (1)

(1) RÉGLEMENT CONCERNANT LE CONCOURS D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE OUVERT PAR L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC.

Art. I. L'Institut Canadien de Québec, grâce à la générosité de de l'un de ses membres, ouvre un concours d'éloquence française auquel sont appelés tous les Canadiens.

Art. II. Chaque concurrent devra adresser, avant le 1er septembre prochain 1876, deux plis cachetés au secrétaire-archiviste de l'Institut Canadien ; le premier contenant son travail et une épigraphe ; le second, la déclaration signée que l'ouvrage est inédit, avec la reproduction de l'épigraphe susdite suivie du nom de l'auteur et de l'indication de sa demeure.

Art. III. Les juges seront choisis par les membres du comité de lectures et de discussion de l'Institut ; ils décideront d'après le mérite absolu.

Les concurrents devaient envoyer leur travail le ou avant le 1er septembre 1876. A la date fixée, quatre pièces ont été reçues. Le comité de lectures et discussions procéda immédiatement à la formation du jury chargé de prononcer sur la valeur des pièces soumises à son examen. Il eut la bonne fortune de trouver de suite trois juges compétents, déjà connus dans notre littérature, et qui acceptèrent cette tâche délicate avec la meilleure grâce du monde. C'était M. l'abbé Ls. Beaudet, préfet des études au Petit Séminaire de Québec, M. Henri Taschereau, député, et M. le docteur Larue, professeur à l'Université Laval. Dans les premiers jours d'octobre, ils transmirent un rapport motivé, constatant que la médaille d'or devait être décernée à l'auteur de la pièce que nous publions plus loin, et qu'une mention devait être accordée au concurrent qui avait pris pour épigraphe ces vers de Lamartine :

" . ... Les songes du génie
" Descendent sur des fronts qui n'ont dans l'insomnie
" Qu'une pierre pour oreiller. "

Après vérification faite de tous les documents transmis par les concurrents, et après avoir constaté que le réglement du concours avait été suivi, le comité de lectures et discussions fit rapport que la médaille d'or était décernée à M. Onésime Fortier, de St. Jean, Ile d'Orléans, et qu'une mention honorable était accordée à M. Napoléon Charbonneau, de Montréal.

Le bureau de direction résolut de donner le plus

Art. IV. La lecture des pièces envoyées au concours devra exiger un temps variant de une demi-heure à une heure, ni plus ni moins.

Art. V. Le lauréat sera proclamé en séance solennelle de l'Institut et recevra une médaille d'or portant les armes de l'Institut Canadien de Québec avec la date et l'inscription : " Prix d'éloquence."

Art. V.. Seront exclus du concours : 1° Les élèves des universités, des colléges et des écoles ; 2° Tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, se feront connaître comme concurrents avant la proclamation du lauréat.

Art. VII. L'Institut Canadien se réserve la propriété de toute pièce envoyée au concours.

Art. VIII. Le sujet du concours sera : " Christophe Colomb."

d'éclat possible à la séance dans laquelle serait proclamé le lauréat. Grâce à la courtoisie de Messieurs les syndics et de Messieurs les membres du comité de régie de l'Institut Saint-Patrice, c'est dans la salle Victoria qu'avait lieu la séance du 13 octobre dernier.

L'Honorable P. J. O. Chauveau, président honoraire de notre Institut présidait, ayant à sa droite Monseigneur l'Archevêque de Québec, et à sa gauche M. et Madame T. Ledroit.

Sur les siéges d'honneur on remarquait Mgr. Cazeau, M. le grand-vicaire Hamel, recteur de l'Université Laval, l'Honorable G. Ouimet, surintendant de l'éducation, et Madame Ouimet, M. le Curé de Québec.

Au milieu du brillant et nombreux auditoire qui se pressait dans la salle, on remarquait en outre le président actif de l'Institut, M. Rémillard, l'honorable M. Garneau, commissaire des Terres de la Couronne, et madame Garneau, M. l'abbé Lagacé, principal de l'Ecole Normale Laval, l'honorable Théodore Robitaille, M. J. Stevenson, président de la Société Littéraire et Historique; Messieurs les abbés Ls. Beaudet, J. Sexton, A. C. Marois, E. Marcoux, Ths. G. Rouleau; Messieurs J. Sheyn, P. B. Casgrain, C. A. P. Pelletier, Adolphe Caron, F. Rouleau, De St. George, députés.

L'honorable M. Chauveau s'était chargé du discours de circonstance, M. Henri Taschereau était le rapporteur du jury. Puis vînt la proclamation par le secrétaire archiviste des noms des heureux concurrents, M. Fortier et M. Charbonneau. M. Fortier appelé pour recevoir des mains de M. Ledroit, le diplôme que doit accompagner plus tard une superbe médaille d'or fut salué de vifs applaudissements, et vînt sur la scène lire une partie de son éloge historique de Christophe Colomb. Dans les intervalles, l'excellente musique de la Batterie B de l'artillerie de garnison, venait faire une agréable diversion aux idées sérieuses qui occupaient tous les esprits.

L'Institut Canadien a tenu à conserver, en les imprimant dans ses annales, les travaux remarquables que tout le monde à applaudis dans la soirée du 13 octobre 1876. On relira avec plaisir, dans l'Annuaire de cette année, et le brillant discours de M. Chauveau, avec ses

hautes considérations sur l'importance et la valeur des concours littéraires; sur les liens mystérieux et les points de ressemblance qui existent entre Colomb, le véritable " héros des deux mondes," et Cartier et Champlain, les fondateurs et les pères de notre belle patrie. En effet nous avons bien le droit de nous écrier avec l'éloquent orateur: " Il est leur pèro à tous! Cartier et " Champlain ont marché sur ses traces dans la vie ; ne " lui ménageons point l'apothéose; ils ne pourront " manquer de la partager! Ils avaient la même foi, la " même pensée religieuse et civilatrice, le même cou- " rage, la même persévérance; à peu de choses près, ils " ont eu les mêmes épreuves; ils devront le suivre et " marcher dans le sillon éternel et lumineux de sa " gloire qui pour nous ne se distinguera plus de la " leur."

Le rapport du jury préparé par M. Henri Taschereau n'est pas seulement un morceau de critique et d'analyse, c'est pour les amis des lettres qui ont envoyé des travaux au concours un encouragement, et une leçon toute bienveillante même quand elle est sévère. Monsieur le rapporteur à dignement exprimé toute la reconnaissance que l'Institut Canadien de Québec, et le pays tout entier doivent à M. Théophile Ledroit, qui a pris l'iniative de l'œuvre des concours de l'Institut, et a voulu le premier en faire les frais.

Comme Monsieur Henri Taschereau, nous sommes convaincu que tous les amis dévoués à la cause de l'Institut Canadien de Québec, après avoir lu la pièce couronnée seront unanimes à dire en parlant de M. Le Droit: " Remercions-le! et souhaitons qu'il ait des " imitateurs!"

H. J. J. B. Chouinard.

DISCOURS PRONONCÉ

Par l'honorable P. J. O. CHAUVEAU,

PRÉSIDENT-HONORAIRE, LE 13 OCTOBRE 1876.

Messeigneurs, Mesdames et Messieurs,

Si les concours, comme celui dont le résultat doit être proclamé dans cette séance de l'Institut-Canadien, n'ont pas été jusqu'ici bien fréquents dans notre pays, ils sont loin d'y être nouveaux.

La plus grande institution littéraire et scientifique du Canada, j'oserai dire de l'Amérique, l'Université Laval nous en a donné dernièrement de très-beaux et très-brillants exemples; mais je ne crois pas me tromper en disant que la première solennité du genre de celle qui nous réunit aujourd'hui remonte à l'année mil huit cent neuf, époque qui est déjà d'une antiquité assez respectable dans nos fastes littéraires.

Une vaillante et honorable tentative, qui bientôt abandonnée ne fut reprise qu'en 1824 par la fondation de la Société Littéraire et Historique qui existe encore aujourd'hui, avait été faite pour doter Québec d'une institution de ce genre.

La Société Littéraire, tel était son nom, avait pris pour devise *Floreamus in nemoribus,* devise très-bien trouvée, alors surtout que le territoire du lac Saint-Jean n'étant pas encore colonisé, on pouvait voir des murs de Québec, l'immense et vigoureuse forêt qui bien loin d'ici, dégénérant par dégrés, allait mourir près des rives de la Baie d'Hudson, sans une seule oasis de culture.

Donc le trois juin mil huit cent neuf, cette société faisait ses débuts devant l'élite du public Québecquois non moins bienveillante à cette époque qu'elle l'a toujours été depuis et qu'elle saura l'être aujourd'hui.

C'était la veille de l'anniversaire de la naissance du bon roi George III, d'heureuse mémoire, et il s'agissait d'un concours de poésie en l'honneur de ce monarque. Deux odes, l'une en anglais, l'autre en français, furent couronnées. M. Fleming de Montréal, auteur de la pièce anglaise, reçut l'une des médailles par l'entremise d'un de ses amis présent à la séance. L'auteur de l'ode française avait signé *Canadiensis ;* on l'invita à se faire connaître; mais je ne trouve nulle part qu'on ait pu le découvrir, tant les poëtes canadiens sont modestes,...... ou du moins, tant ils étaient modestes en l'année mil huit cent neuf!

Deux discours furent prononcés, l'un par M. François Romain, président de la société, l'autre par M. Louis Plamondon, après quoi le secrétaire fit la lecture des pièces couronnées.

Le discours de M. Plamondon, l'une des gloires du barreau canadien et de plus journaliste et littérateur, est remarquable par toutes les qualités que l'on doit rechercher dans un discours académique. Le style en est noble, élégant, soutenu, et le tout ensemble possède surtout un mérite que je m'efforcerai d'imiter, celui d'une honnête et discrète brièveté.

Il est inutile de dire que dans ce discours, comme dans les poésies couronnées, le dévouement à la mère-patrie et au souverain, sont sans bornes et sans mélange ; pas une note discordante dans ce concert d'éloges. L'orateur marchait du reste dans la voie sage et patriotique suivie par les canadiens-français à cette époque où ils étaient l'objet de tant de pré-

jugés et de calomnies. Peut-être y a-t-il cependant dans ces essais plus d'un trait qui ne serait pas de mise aujourd'hui et qui dut, même alors, froisser assez vivement la fibre nationale. Rien ne semblait trop fort à M. Plamondon et à monsieur *Canadiensis* pour accentuer la loyauté et la fidélité de leurs compatriotes. Dans toute cette soirée la France et sa révolution à laquelle nous avions si heureusement échappé, Napoléon premier et nos voisins des Etats-Unis furent malmenés, et cela avec un luxe d'épithètes, de paraphrases et de métaphores qui, lues à la distance où nous sommes de cette époque, font le plus singulier effet.

Il y avait aussi dans le discours de M. Plamondon des éloges à l'adresse de Sir James Graig, qui paraîtraient un peu étranges dans une bouche canadienne, si l'on ne se rappelait que ce ne fut que l'année suivante que ce gouverneur se porta aux actes les plus arbitraires parmi ceux qui lui sont reprochés, et fit saisir les presses du *Canadien* et emprisonner son imprimeur, M. Lefrançois, ainsi que MM. Bédard, Taschereau, Blanchette et Borgia.

Le discours de M. Romain, non moins officiel que celui de M. Plamondon, était encore plus fleuri et plus mythologique.

Je ne puis résister au plaisir de vous en lire un passage qui sera tout à fait de circonstance, puisque l'Institut reprend aujourd'hui les traditions si longtemps interrompues de son excellente et malheureuse devancière, la défunte Société litéraire de mil huit cent neuf.

“ Ces médailles, dit M. Romain, sont sans doute d'une très petite valeur; mais le prix qu'on y attache est audessus de toute estimation. Qu'on se rappelle que les héros de la célèbre Grèce se disputaient jusqu'à la dernière goutte de leur sang, dans les jeux Olympiques, une simple couronne de lauriers, qu'ils regardaient cette branche de verdure comme une chose inestimable et capable de contenter leur ambition. A leur exemple, les auteurs de ces deux pièces ont disputé à de puissants rivaux un prix médiocre, mais qui les couvre d'honneur en ce moment. Ce sont des lauriers qu'ils ont gagnés, non en combattant dans le champ de Mars ni dans les jeux Pythiens, mais en fêtant sur le Parnasse le plus gracieux des Rois. Leur gloire est d'autant plus grande

qu'ils ont mérité le premier prix qui soit offert aux sciences en cette Province, et qu'ils n'ont point eu d'égaux pour célébrer les vertus héroïques et la bonté paternelle de Sa Majesté George III qui est également cher à tous ses sujets canadiens. Ils en sont séparés par un immense océan ; mais cet élément redoutable ne saurait empêcher leurs sentiments d'amour et de respect de pénétrer jusqu'à lui."

Voilà ce que disait M. Romain, et j'espère, Messieurs, que vous le tiendrez pour bien dit, car je ne vois pas de raison pour penser autrement en l'an de grâce mil huit cent soixante et seize.

En y réfléchissant vous trouverez du reste que l'on ne saurait exagérer l'importance de ces récompenses décernées au travail et au talent, qu'on ne saurait trop applaudir à ces provocations puissantes qui forcent quelquefois le génie que l'on ignorait et qui s'ignorait lui-même à se révéler.

Même si l'œuvre couronnée n'a point tout le mérite qu'on lui attribue, elle est souvent l'occasion de travaux plus importants ; elle est presque toujours le point de départ d'une longue et brillante carrière littéraire. Les critiques qu'elle fait naître, tout comme les applaudissements qu'elle soulève, ont leur raison d'être et leur utilité.

Fût-elle erronée ou même injuste et arbitraire, la décision du juge ou du jury n'est point sans appel ; les concurrents mis à l'écart seront piqués au jeu ; ils compareront leurs essais avec le chef-d'œuvre couronné. S'ils se sentent supérieurs ou du moins égaux à leur rival trop heureux, ils tiendront à le prouver par quelque autre travail qu'ils soumettront à ce grand magistrat qui s'appelle le public, en attendant cet autre et souverain juge qu'on ne va pas, hélas ! solliciter soi-même, mais de qui le génie a tout à espérer, la médiocrité tout à craindre, et qui se nomme la postérité.

Si, au contraire, ils acceptent le verdict, pour peu qu'ils aient d'aptitude ou de talent réel, ils ne l'accepteront que provisoirement ; ils tiendront à prendre bientôt contre eux-mêmes une honnête et consciencieuse revanche. Ils auront pour cela fait également leur profit des éloges adressés à l'œuvre couronnée, et des critiques dont la leur aura pu être le point de mire.

De toutes manières l'impulsion aura été donnée ; le génie ou les talents, à défaut du génie, auront été mis sur l'alerte ; ce sera comme la trompette qui appelle au combat, qui ne fait pas toujours courir aux armes des héros, encore moins des vainqueurs ; mais qui excite tous les courages et donne souvent le signal des plus nobles exploits.

Enfin le public lui-même y aura gagné beaucoup. Il aura subi cette irradiation du génie qui, de même que la lumière du soleil reproduit les objets sur la feuille bien préparée, imprime son image sur les esprits susceptibles de la recevoir. Il aura été distrait de ses habitudes routinières et prosaïques, distrait de ses passions mêmes, des ambitions, des intrigues, des haines et des injustices du jour. Il aura appris, ne fût-ce que pour quelques instants, à estimer autre chose que les succès d'argent, autre chose que l'éclat de la fortune et du luxe. Les plus encroûtés d'égoïsme et de matérialisme auront conçu, à défaut d'admiration, une complaisance qui ressemblera moins à la pitié voisine du mépris pour ces poëtes, pour ces écrivains, pour ces rêveurs qui ne font rien pour eux-mêmes et si peu de chose sans doute pour la société, si ce n'est d'y faire naître et d'y entretenir les idées généreuses, les hautes pensées, les nobles aspirations.

Mais je n'ai encore rien dit de l'influence que peuvent exercer les sujets mis au concours.

Est-il un moyen plus puissant de faire briller et rayonner une idée, de la présenter sous ses aspects multiples, de la propager, de la vulgariser ?

Celui qui a été choisi par l'Institut n'est certes pas nouveau, mais il sied bien à notre pays, et il est de plus conforme à la préoccupation, je dirai presque, à la mode du jour. Ne vous semble-t-il pas en effet que notre siècle, las de s'admirer lui-même, éprouve comme un remords de son outrecuidance, et que poussé par ce besoin de respect qui est à la fois une nécessité de la société et une passion de l'âme humaine, il s'est mis à chercher ses demi-dieux ailleurs qu'autour de lui, et à rendre par ces célébrations centenaires si nombreuses et dont on abuse même, les plus enthousiastes hommages aux gloires du passé ?

Cette espèce de culte, lorsque l'objet auquel il s'adresse en est digne, ne saurait être aucunement répréhensible.

Le héros dont le panégyrique sera prononcé ce soir possède bien des titres à notre amour et à notre admiration. Non seulement ses éclatantes actions, ses grandes qualités, le rôle immense qu'il a joué dans le monde, la révolution sociale que sa découverte a produite, lui ont assuré une place très-élevée parmi les bienfaiteurs de l'humanité ; mais il a laissé une mémoire si sainte et si vénérée, la réputation d'un mérite personnel, moral et religieux si grand, le renom d'une âme si généreuse, si pieuse, si dévouée, que l'on nourrit l'espoir de le voir placé un jour sur nos autels.

A bien peu d'hommes est accordée la double gloire d'être un héros selon le monde, un saint selon l'Eglise. La gloire humaine est environnée de dangers ; elle conduit à des fautes et à des écarts qui, lors même qu'ils ne ternissent pas au point de vue purement humain la réputation des grands hommes, pèsent lourdement dans la balance infiniment délicate avec laquelle l'Eglise juge la mémoire de ses enfants même les plus fidèles.

Si le vœu qui sera ardemment exprimé ce soir par l'éloquent panégyriste que vous allez entendre se réalise, si le nom de Christophe Colomb reçoit l'auguste consécration dont je viens de parler, ce sera sans doute parce que sa gloire a été purifiée par l'épreuve, parce qu'il n'en a recueilli lui-même ici bas qu'une part trop petite et trop contestée, parce qu'enfin il se présente à nous avec la triple auréole du génie, de la vertu et du malheur.

Dans tous les cas, Messieurs, quelle plus noble, plus vénérable et plus sympathique figure pouvions-nous placer à l'entrée de cette galerie littéraire de portraits que l'Institut espère former, si l'intelligente générosité d'un de ses membres trouve des imitateurs ? (Vifs applaudissements.)

Sans doute, déjà l'histoire, la poésie, l'éloquence, la peinture, la statuaire et la musique ont célébré Christophe Colomb ; mais jusqu'ici tous ces hommages sont venus plutôt de l'ancien monde que du nouveau, et dans le nouveau monde plutôt de partout ailleurs que de notre Canada.

Hier, nous disent les journaux, on a inauguré à Philadelphie à la mémoire de l'immortel Génois un monument surmonté de sa statue que les Italiens ont offerte

au peuple des Etats-Unis. Cette fête où toutes les nations ont dû être représentées, puisqu'elles étaient toutes convoquées à la grande exposition par laquelle nos voisins ont voulu célébrer le centième anniversaire de leur indépendance, a été sans doute bien grande et bien imposante. C'est un commencement de réparation des injustices que Colomb a subies pendant sa vie et qui ont poursuivi son nom après sa mort, ce nom vénérable et glorieux qui devrait être celui de tout notre continent, et que se disputent aujourd'hui plusieurs états au nombre desquels se trouve une des provinces de notre Confédération !

Que notre humble soirée soit du moins comme un écho lointain, mais fidèle et vrai, de la démonstration d'hier ! Que l'éloge que vous allez entendre s'ajoute à ceux qui ont été prononcés déjà ! Que la voix des enfants de Champlain se joigne à celle des enfants de William Penn !

La gloire de Colomb n'est pas, il est vrai, un héritage qui nous appartienne à nous seuls ; il appartient à l'Italie, à l'Espagne, à l'Amérique, au monde entier. Comme Américains cependant nous devons avoir une large part de sollicitude pour l'honneur de ce grand nom, et s'il y en a d'autres auxquels nous portons peut-être un intérêt plus vif et plus immédiat, s'il est d'autres grands hommes à qui nous voudrions élever des statues sur nos places publiques, sachons cependant acquitter de notre mieux notre part de reconnaissance envers la mémoire de celui qui, bien mieux encore que LaFayette, mérite d'être surnommé le héros des deux mondes.

Il fut un temps où, nous ignorant nous-mêmes, faisant peu de cas de notre histoire trop récente à nos yeux, quoique nous fussions alors moins rapprochés de l'Europe que nous le sommes aujourd'hui, nous vivions intellectuellement d'une vie tout européenne.

Avec l'étude de nos courtes mais glorieuses annales, avec des aspirations plus hardies vers une existence nationale, avec le désir très-légitime de venger nos pères de l'oubli où la France et l'Europe les avaient laissés, notre littérature est devenue presqu'exclusivement canadienne.

Le jour n'est peut-être pas éloigné où nous sentirons

le besoin de varier un peu nos sujets, d'étendre la sphère de nos recherches. Nous aimerons à dire notre mot dans le grand dialogue des peuples, à mêler notre voix au concert des autres nations. Nous en avons le droit, à la condition de nous en montrer dignes.

Christophe Colomb est du reste de la même famille que les hommes illustres dont la mémoire nous est si chère, dont la réputation nous inspire une sollicitude jalouse, parce qu'ils présidèrent plus directement à nos destinées. Mieux que cela, il est leur père à tous! Cartier et Champlain ont marché sur ses traces dans la vie; ne lui ménageons point l'apothéose: ils ne pourront manquer de la partager! Ils avaient la même foi, la même pensée religieuse et civilisatrice, le même courage, la même persévérance; à peu de chose près, ils ont eu les mêmes épreuves; ils devront le suivre et marcher dans le sillon éternel et lumineux de sa gloire qui pour nous ne se distinguera plus de la leur.

C'est avec ces sentiments de respectueuse, je dirai même de religieuse sympathie, que nous écouterons et l'étude littéraire qu'ont préparée des juges dont personne ne contestera le savoir et l'habileté, et l'œuvre elle-même de notre jeune lauréat.

M. Onézime Fortier est déjà avantageusement connu par des écrits pleins de mérite. Nous lui souhaitons sur la terre de nos ancêtres, au nom du pays qu'il va quitter demain, les succès dont cette soirée sera pour lui, je l'espère, l'heureux présage.

Nous emporterons avec nous, je n'en doute pas, le souvenir de quelques heures bien employées, souvenir qu'animera le sentiment de la reconnaissance envers le citoyen généreux et éclairé qui a eu l'idée de ce concours, et qui en a fait les frais.

RAPPORT DU JURY

CHARGÉ D'EXAMINER LES COMPOSITIONS REÇUES AU CONCOURS D'ÉLOQUENCE.

M. HENRI T. TASCHEREAU, RAPPORTEUR.

Le grand Fénélon disait que l'émulation est un aiguillon à la vertu. Dans le domaine littéraire, on peut dire encore avec plus de vérité que l'émulation est l'aiguillon du talent, que sans elle souvent il s'ignore lui-même, et que semblable à la plante que l'obscurité étiole, il est exposé à dépérir si des rayons bienfaisants ne viennent réchauffer sa tige naissante.

Les sociétés littéraires devraient être à la jeunesse instruite ce que le soleil est aux plantes, aux fleurs et aux fruits, lorsqu'il leur prodigue la chaleur et la lumière, qui sont la vie. Donner de l'émulation, développer ce sentiment noble qui nous pousse à imiter et même à surpasser par des efforts louables et généreux ce que nous admirons dans les autres, c'est rendre le plus grand service aux lettres, parce que c'est distribuer ces rayons qui font éclore le talent souvent ignoré, et qui lui font produire et des fleurs et des fruits.

L'Institut Canadien de Québec, a compris que pour rester à la hauteur de sa mission littéraire, il fallait avant tout exciter l'émulation de la jeunesse ; et il a fait annoncer un tournoi des lettres. Un de ses membres les plus marquants, M. Théophile Ledroit, a voulu tresser de ses mains la première couronne qui ceindrait le front du premier vainqueur.

Ce premier vainqueur, ce lauréat de 1876, va recevoir le prix de la lutte. Mais avant de l'acclamer, saluons le généreux donateur de l'Institut. Au nom de l'Institut Canadien, au nom du public intelligent qui se presse à ses séances, au nom de la jeunesse, remercions-le. Remercions-le et souhaitons qu'il ait des imitateurs !

Le jury spécial qui a été chargé par l'Institut d'examiner les compositions reçues à ce concours d'éloquence doit maintenant soumettre le résultat de ses délibérations.

Quatre concurrents ont envoyé des essais.

L'essai couronné porte pour épigraphe ces mots du Tasse : " *O Colomb ! à peine la Renommée suivra ton vol !* " *La moindre de tes actions fournirait le sujet d'un poëme.*"

L'auteur a donné à son travail la forme de l'éloge historique, de préférence au panégyrique, quoique l'entrée en matière, qui d'ailleurs est fort bien faite, soit un peu solennelle et se rapproche du style de l'exorde. Le reste de la composition est divisée en trois parties. La première renferme un excellent sommaire de la vie de Colomb avant la découverte du Nouveau-Monde. La seconde partie est consacrée à la vie du héros après sa descente à San-Salvador, et comprend le récit de ses voyages subséquents, de ses triomphes, de ses humiliations. Dans un troisième chapitre, l'auteur se livre à des considérations sur le caractère de Colomb et sur la grandeur de son œuvre.

En traitant un sujet d'une si vaste étendue, le difficile était de savoir, dans la partie du récit, se borner aux faits saillants, dans celle de l'éloge, aux considérations les plus élevées. Nous avons trouvé que l'auteur de l'*Essai* couronné avait admirablement résolu cette difficulté.

Le style de l'écrivain est généralement élevé et soutenu, il est quelquefois même trop éclatant et légèrement pompeux, comme dans l'entrée en matière et dans la troisième partie. Il y a çà et là des incorrections, des périodes embarrassées, des images quelque peu risquées, mais partout de la force et de la noblesse.

En somme, nous avons à féliciter le lauréat de son succès bien mérité et l'Institut d'avoir enrichi ses archives d'un tel travail.

Un second concurrent a mérité une mention honorable. C'est celui dont l'essai a pour texte ces vers de Lamartine (*Harmonies Poëtiques*) :

..............................Les Songes du Génie
Descendent sur des fronts qui n'ont dans l'insomnie
Qu'une pierre pour oreiller.

Cette composition est dans le genre du panégyrique. Il y a peu de place au récit. On dirait une improvisation faite devant l'Institut et recueillie par un sténo-

graphe. Il y a de la chaleur, de l'enthousiasme, mais peu de suite. D'excellentes idées, et parfois même des idées originales assez heureuses y sont exprimées dans un style insuffisamment châtié et dans un français quelquefois... ..repréhensible. L'auteur, en retouchant son travail, réussirait, nous n'en doutons pas, à faire un discours remarquable et digne d'être prononcé devant un public connaisseur.

"J'ai connu la pitié sur la terre."

Telle est la citation qui se trouve en tête du troisième Essai. Nous disons avec regret que les deux tiers au moins de cette composition doivent être considérés comme un hors-d'œuvre. L'auteur s'est complètement écarté de son sujet pour se livrer à des considérations interminables sur les destinées des colonies espagnoles, portugaises, anglaises et hollandaises de l'Amérique, sur la civilisation des Incas, la cruauté de leurs conquérants, les mœurs et les habitudes des Indiens. Christophe Colomb n'occupe guère que le commencement et la fin de tout ce travail qui est assez long. Nous répétons que c'est avec regret que nous avons été obligés de mettre ce manuscrit pour ainsi dire hors du concours, car l'écrivain qui l'a transmis, dans le peu de lignes qu'il a consacrées à l'éloge historique de Christophe Colomb, s'est montré digne de disputer au lauréat la victoire que nous avons aujourd'hui à proclamer. Les rapprochements historiques, les considérations philosophiques qui sont contenues dans la partie du hors-d'œuvre nous ont paru révéler chez l'auteur un esprit judicieux et de fortes études. Malheureusement, il ne nous appartient pas de les apprécier au point de vue du concours actuel, et nous sommes obligés de reléguer tout le morceau au troisième rang.

Il reste un quatrième travail, ayant pour texte les prétendus vers que nous allons lire :

" Un immense génie, des épreuves sans nombre,
" Entourent ce héros d'une gloire sans ombre.
" Deux mondes le proclament leur noble bienfaiteur
" Et les fastes nautiques le grand navigateur."

Pour commencer par ce texte dont la source n'est pas indiquée et qui nous semble inédit, remarquons que trois des vers qui le composent sont peu conformes aux règles de la versification. Mais passons à la prose de ce dernier manuscrit.

Nous devons dire franchement à l'auteur qu'il n'a transmis ni un panégyrique, ni un éloge historique, mais un travail indigeste digne tout au plus de figurer dans les cahiers d'histoire d'un élève de quatrième. Nous sommes bien prêts à admettre que tous les détails de la vie de Colomb, ceux même les plus insignifiants, y sont soigneusement consignés ; que le journal de ses voyages y est très-complet et qu'enfin la vérité historique y est partout excessivement respectée. Mais à part cette fidélité remarquable du récit, nous sommes forcés de dire qu'il n'y a réellement aucun mérite dans l'œuvre qui nous est soumise. Les incorrections de langage et les fautes de français y foisonnent, les naïvetés y abondent, et le tout ne semble pas avoir jamais été destiné à un concours d'éloquence.

Nous terminons en félicitant de nouveau l'Institut Canadien sur le succès de cette première épreuve et en exprimant l'espoir qu'à pareille époque, chaque année, le travail et le mérite recevront leur récompense et leurs lauriers des mains d'un nouveau Mécène.

PIÈCE COURONNÉE.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

CHRISTOPHÈ COLOMB,

Par M. ONESIME FORTIER.

> O Colomb ! à peine la renommée suivra ton vol !
> La moindre de tes actions fournirait le sujet d'un poëme.
>
> (LE TASSE, XV.)

Deux siècles s'étaient écoulés depuis la dernière Croisade. L'Europe ne ceignait plus l'épée pour marcher à la délivrance des Saints Lieux, mais elle tenait encore ses regards attachés sur l'Orient, vers ces contrées de l'or et des perles qu'elle avait entrevues et que visitait Marco-Polo, vers ces fabuleux empires du Cathay et du Zipangu. Tandisqu'à la recherche d'une route vers les Indes, les voyageurs explorent toute l'Asie Occidentale, que les marins du Portugal descendent vers les côtes de l'Afrique, tout à coup paraît un homme extraordinaire. Aux heures de l'étude et de la méditation, les songes du génie l'ont visité. Instruit par eux, il tourne ses regards vers l'Océan Atlantique. Il ne sait pas encore qu'en naviguant à l'Occident, il trouvera toute une moitié de l'Univers, il veut seulement trouver un passage vers les Indes, aborder aux rives du Couchant. Cet homme est le fils d'un pauvre artisan, et pour accomplir un si vaste dessein, pour obtenir les vaisseaux et les ressources nécessaires à cette expédition lointaine, Dieu le laisse à la merci des rois et des puissants du monde ; mais, en même temps, il le revêt de tous les dons du génie et de la vertu. Aussi ce protégé du ciel triomphe de tous les obstacles et s'élève à un tel degré de gloire, qu'au-

jourd'hui sa figure plane radieuse à l'entrée des temps modernes et illumine toute l'histoire de l'Amérique. Croire à la possibilité de traverser l'Atlantique, alors que la croyance générale plaçait sur cet Océan, appelé *Mer Ténébreuse,* le trône redoutable du Chaos, pendant vingt ans, endurer le refus des rois et des hommes d'Etat, arriver tout à coup au comble de la gloire et en être aussitôt précipité, en récompense d'un monde donné à l'Espagne ne recevoir que des fers, se voir enlever toute la gloire de la découverte du Nouveau-Monde et néanmoins toujours demeurer plus grand que le malheur, toujours dominer l'épreuve d'un regard serein : voilà ce qui donne à notre héros une grandeur au-dessus des proportions humaines; voilà ce que l'histoire et l'éloquence reste impuissantes à décrire dans la vie de Christophe Colomb, Grand Amiral de l'Océan, Vice-Roi et Gouverneur d'une moitié de l'univers.

I

Dans l'heureuse Andalousie, en face de l'Océan que termine le détroit de Gibraltar, s'élève le promontoire verdoyant de *la Rabida*: retraite bénie, " autant éloi-" gnée des voies du siècle que sa bienheureuse situation " la sépare de tout commerce du monde." (Bossuet.) Là, d'humbles religieux de St. François vivaient dans l'amour du Christ. Leur monastère florissait sous la conduite du P. Juan Perez de la Marchêna, que les rois honoraient pour sa science et sa piété. Souvent, l'œil perdu sur les espaces de l'Océan, le vertueux Prieur se demandait si de l'autre côté de la Mer Ténébreuse, n'étaient point des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ et à qui personne n'allait annoncer la bonne nouvelle?

Un soir d'été de l'an 1485, un étranger conduisant par la main un jeune enfant, vint frapper à la porte du monastère. Quel était ce voyageur? Nul ne le connaissait.

En quelques mots, l'étranger raconta son histoire au Prieur. Il s'appelait Christophe Colomb. Né à Gênes, élève à l'Université, marin sous les ordres de l'Amiral Colombo il Mozo, il avait conçu le plan de traverser

l'Atlantique et de remplacer pour le commerce des Indes, les lentes caravanes de l'Orient par les flottes de l'Occident. Dans son patriotisme, il s'était d'abord adressé à Gênes; mais les sénateurs génois, comme plus tard ceux de Venise, avaient souri de pitié sous leurs toges d'hermine, à cet audacieux projet. Joué par le roi de Portugal, lui, Colomb, âgé de 50 ans, il venait maintenant à la cour des Rois Catholiques de l'Espagne. Leur zèle pour la religion ne pouvait les laisser indifférents à ce projet, car seuls la gloire de Jésus-Christ et de son Eglise, l'espoir du salut des âmes, le portaient à entreprendre ce périlleux voyage. En attendant, il demandait l'hospitalité pour lui et pour son jeune fils Diégo, à qui la mort avait enlevé sa mère.

Le Prieur accueillit avec joie l'étranger que la Providence lui envoyait. Maintenant vont commencer sept années de sollicitations infructueuses à la Cour. Les savants vont se réunir en *junte* à Salamanque pour ensevelir sous leur mépris les plans de *l'étranger*. Malgré quelques lueurs d'espérance qui brillent çà et là, Colomb quitterait déjà l'Espagne, si l'amitié et le zèle du P. Juan Perez ne l'y retenaient pas. Isabelle, reine de Castille, lui présente une main bienveillante; mais des soins plus pressants absorbent l'attention de la reine. A la tête des bataillons de la Castille, dont elle est l'orgueil et l'amour, elle dirige la dernière croisade de l'Ibérie contre les Maures; pendant que le Croissant, réfugié dans Grenade, voit la Croix le dominer de toutes parts et que le cimeterre est remis aux mains impuissantes de Boabdil.

Cependant Ferdinand d'Aragon et Isabelle, ces deux époux que l'on appelle *les Rois*, sont entrés dans Grenade, conquise à Jésus-Christ; le règne du Croissant est anéanti par toute la terre d'Espagne. Une ère inconnue de grandeur et de prospérité s'ouvre pour cette péninsule. Là, comme partout en Europe, les mœurs se polissent, les études se propagent, l'influence moderne envahit les cours et les sociétés et en chasse les traditions du moyen-âge. L'invention de l'imprimerie, la découverte du Nouveau-Monde vont doubler les horizons du monde littéraire et politique; mais aussi déjà grondent les bruits précurseurs de l'orage qui doit

amener la Réforme, disons mieux, la grande apostasie du nord de l'Europe.

Fatigué des lenteurs de l'Espagne, Colomb avait envoyé son frère Barthélemy à la cour d'Angleterre; lui-même, il s'acheminait vers la France. Tout à coup, la reine cède à une inspiration divine, elle dépêche un courrier, elle accorde à Colomb les titres d'amiral, de vice-roi et de gouverneur-général de toutes les terres qu'il pourra découvrir. Les autorités de Palos reçoivent l'ordre de livrer deux caravelles pour le voyage projeté.

Mais qui suivrait l'audacieux Génois sur la Mer Ténébreuse? Quelle était redoutable cette mer au-dessus de laquelle s'élevait la main de satan, cette mer, dont au loin les sombres courants s'épaississaient en fanges impures: retraite des légions des monstres infernaux; cette mer dont depuis cinq mille ans Dieu n'avait jamais permis qu'un mortel ne pénétrât les éternels mystères! Le zèle du P. Juan Perez l'emporta, les Pinzon se déterminèrent, et munis du pain des forts, les équipages montèrent sur les trois caravelles: la *Santa Maria*, la *Pinta* et la *Nina*.

L'harmonieux balancement des pins de la Rabida, annonce une brise favorable; au nom de Jésus-Christ, Colomb ordonne de déployer les voiles de la flotte: Elle vogue enfin, elle s'éloigne. La patrie, la famille, ne sont plus qu'un souvenir, seule la Mer Ténébreuse déroule aux regards des marins son incommensurable empire. Près de l'île de Fer, on évite l'escadre du roi de Portugal; puis les brises favorables emportent les caravelles sur le domaine inconnu des mers. Que de craintes et d'espérances agitent les matelots, de quelles suaves émotions s'enivre l'âme contemplative de l'Amiral,—Anges-gardiens des mers, seuls, vous l'avez connu, seuls, vous pouvez le redire! Alors l'illustre navigateur découvre la variation de l'aiguille aimantée. En même temps, les parages, appelés depuis *Mer d'Herbes*, où l'Océan disparait sous une couche de plantes marines, les vents alisés achèvent d'effrayer les matelots. Colomb les domine quelque temps; mais enfin la conjuration s'ourdit. Que le perfide étranger retourne en Castille, —sinon, il sera précipité dans ces flots qu'il aime tant à contempler.

Il est nuit. Le fer à la main, les Pinzon et leurs équipages s'élancent sur le pont de la *Santa Maria*. Colomb entend le tumulte et les cris de mort. Et quoi ! dix-huit années de sollicitations, sept cents lieues de navigation, les empires de l'Inde qu'il tient déjà ; tout serait à jamais perdu ! Non ! Dieu ne peut permettre que l'enfer continue à prostituer les peuples du Couchant au culte des idoles et à s'enrichir de millions d'âmes rachetées en vain ! Plein d'une majesté surhumaine, l'Amiral s'avance. Il fait taire les menaces, il interdit les supplications ; il déclare qu'il est parti pour les Indes et qu'il poursuivra sa course jusqu'à ce qu'il les ait trouvées avec l'assistance de Notre-Seigneur. Et les marins subjugués par je ne sais quel pouvoir, ne connaissent plus que l'obéissance.

Le soir suivant, après le chant habituel du *Salve Regina*, l'Amiral remercia Dieu des nombreuses faveurs qu'il avait accordées à l'expédition. Puis l'histoire nous le montre, ses blancs cheveux déjà soulevés par les brises embaumées du Nouveau-Monde, l'œil inspiré, la main étendue vers l'Occident : " Là, dit-il, est la terre ! Cette nuit va passer, et, avec elle, la nuit des nations qui habitent ces rivages. Là, est cet Ophir d'où Salomon, fils de David, tirait l'or pour construire le temple du Dieu vivant......... Avant une nouvelle aurore, Dieu aura donné la terre à nos vœux. " Et l'Amiral ordonne de diminuer le nombre des voiles. Lui-même, il aperçoit le premier une lumière, et le vendredi matin, 12 octobre 1492, le cri de "Terre ! Terre !" retentit sur les caravelles. Quelques heures après, Colomb descend au rivage, embrasse le sol inconnu et en prend possession au nom du Christ et des rois d'Espagne.

II

Guanahoni ou San Salvador, la terre qui reçut Colomb, n'est qu'une petite île de l'archipel des Bahamas, néanmoins sa découverte assurait celle du Nouveau-Monde. Les Scandinaves avaient visité les pays de Markland, d'Helluland et de Vinland, cependant l'on peut dire que pour la première fois, la riche nature du continent

occidental apparaissait aux regards d'un européen. Ce continent s'étend d'un pôle à l'autre sous la garde de deux océans. De luxuriantes forêts le couvrent, de nombreux peuples l'habitent. Sous l'équateur, les Incas, fils du Soleil, font bénir leur paternelle autorité; là, dans Mexico règnent les princes Toltèques et Aztèques; ici, près des grands lacs du Canada, s'élève l'empire belliqueux et redouté des confédérations algonquines. Partout, dans les vastes solitudes, errent des peuples barbares de toute langue et de toute tribu: races dégénérées sur lesquelles n'a point passé le souffle vivifiant du Christ. Mille arbres, mille fleurs, mille plantes nouvelles, non moins utiles à la médecine et à l'industrie qu'à la nourriture de l'homme; des lacs, des fleuves, des forêts d'une splendeur inconnue; des mines d'or, d'argent, de diamants, font croire à la découverte des pays d'Ophir et de Sérendib, sinon à celle du Paradis Terrestre avec ses quatre fleuves de vie.

La Conception, la Fernandine, l'Isabelle, Cuba, " l'île la plus belle que virent les yeux de l'homme, " Hayti, toutes îles riches et fortunées furent découvertes dans ce premier voyage. Le retour fut orageux. Jamais hiver plus rigoureux ne sévit sur les mers; jamais les côtes de la Flandre et de toute l'Europe occidentale ne se couvrirent d'autant de débris de naufrages. Les plus violentes tempêtes assaillirent les vaisseaux de l'amiral, et, si, dans un moment de relâche, il pût toucher les Açores, la perfidie du gouverneur portugais faillit lui devenir plus fatale que toute la fureur des flots. De nouvelles tempêtes le jettent dans les bouches périlleuses du Tage. Le roi de Portugal l'invite à la cour, et, tandis qu'on le comble d'honneurs dans une salle voisine, le conseil exécutif projette un assassinat que le roi parvient seul à empêcher, et Colomb rentre enfin au port de Palos. La grande nouvelle vole de bouche en bouche, et bientôt de ville en ville. A la cour, l'amiral triomphe comme un troisième roi. Pendant son récit, quand le vieux marin annonce qu'un autre monde est donné à la Castille et à l'Aragon, et une nouvelle couronne de peuples à la sainte Eglise, l'enthousiasme redouble, le roi, la reine, la cour, le peuple tombent à genoux, les choristes entonnent le *Te Deum*, qui va se répétant de

rues en rues et ébranle toute la ville de Barcelone. Dans Rome et dans toute la Chrétienté, les temples se parèrent de rameaux et de fleurs. Mais, plus que tout autre, dans ton pauvre atelier du *Mulcento*, ne te réjouis-tu pas de la grande gloire de ton fils, ô vieux Dominique Colomb? Patriarche artisan, tu eus, comme un autre Jacob, la consolation de voir ton fils s'élever en dignité à la cour des rois étrangers et devenir le protecteur de ses frères!

Que célébrer davantage dans les deux autres voyages de Colomb ou son exploration des Antilles et du golfe de Poria? ou ses découvertes scientifiques: l'existence d'un nouveau continent, distinct des Indes de l'Asie, le renflement de la terre à l'Equateur, le courant Océanique? Que l'homme d'Etat vienne et contemple le génie de Colomb jetant les bases de l'immense empire colonial de l'Espagne dans le Nouveau Monde! Que le guerrier trouve des exploits à admirer; pour nous un spectacle plus extraordinaire nous frappe. Sur cette caravelle, qui, dans le port d'Hayti, appareille pour l'Europe, quel est cet homme dont la tête est blanchie par l'âge, dont les mains sont chargées de fers, mais dont le front brille de tant de sérénité? O Dieu! n'est-ce pas Colomb? Oui! c'est lui le grand Amiral des Mers, le Vice-Roi des Indes! Mais quel crime a-t-il donc commis? On n'en sait rien. On répète seulement que les hidalgos castillans d'Hayti supportaient avec impatience le joug du génois étranger, que le gouverneur prenait trop la défense des Indiens, opprimés par les Espagnols, que Bovadilla est arrivé avec le titre de Commissaire Royal, et qu'aussitôt Colomb a été arrêté, enchaîné, jeté dans un cachot, que ses deux frères ont subi le même sort. Pendant la traversée, le commandant du vaisseau s'approche respectueusement pour enlever les fers du prisonnier: "Non! dit l'Amiral, ces fers! les Rois me les ont donnés, les Rois me les ôteront. Je les porterai partout avec moi, et, après ma mort, on les mettra dans mon tombeau comme un éternel monument de la reconnaissance qu'on peut attendre des hommes." Dès que l'on a touché la terre d'Espagne, l'indignation des peuples brise les fers de l'Amiral, les Rois désavouent Bovadilla, la reine fond en larmes à la vue de Colomb si cruellement outragé; et cependant l'incidieux

Ferdinand ne rend point à Colomb le titre de gouverneur, réservé pour Ovando.

L'espoir de nouvelles découvertes appelle encore notre héros vers les rives du Nouveau Monde. Ni le premier voyage avec ses moments solennels d'angoisse et d'attente, avec les tempêtes du retour ; ni les travaux du second, ni le troisième, avec les pénibles traversées, avec les guerres contre les Caciques et l'horrible traitement de Colomb, jeté dans les fers, n'offrent de plus grandes situations que ce quatrième et infortuné voyage ; tant dans la vie de cet homme extraordinaire les épreuves vont croissant avec l'âge, tant, à mesure qu'elle avance vers son terme, son histoire présente dans le domaine de la vérité ce que nous nous étonnerions de rencontrer dans les fictions les plus hardies de la fable. Toujours guidé par un pressentiment merveilleux, l'Amiral demande à Ovando un refuge dans les ports d'Hayti. Ovando refuse. Ne croyez pas que l'Amiral s'indigne. Il prie seulement le gouverneur de différer de quelques jours le départ de la plus riche flotte qui ait jamais quitté le Nouveau Monde pour l'Espagne, car une grande tempête va s'élever. Les pilotes se moquent de l'avis. On sort en pleine mer. L'ouragan se déchaîne, l'Océan se soulève, il précipite dans ses abîmes Bovadilla, l'inique juge Roldan, les ennemis de Colomb, les monceaux d'or arrachés aux Indiens, tandis que les quatres vaisseaux de l'Amiral, réfugiés dans une anse éloignée, échappent à la tempête et reprennent leur route vers les côtes de l'Amérique Centrale. Là, pendant quatre-vingts jours, suivant l'expression de l'Amiral, " on ne vit ni le soleil, ni la lune, ni aucune planète." Pendant tout un jour et une nuit " le ciel fut comme une fournaise ardente." L'équipage dans la dernière détresse, implorait la mort. Tout à coup un cri déchirant retentit sur l'une des caravelles. Là bas, en face des vaisseaux, pourquoi cette immense colonne d'eau qui tourbillonne ? Son front ténébreux touche au ciel, son pied court sur l'Océan. Avec un horrible sifflement elle précipite sa marche contres les caravelles. Est-ce un simple phénomène des mers ? un prodige du ciel ? une menace de l'enfer ? Colomb monte à la proue, il rappelle que tout a été créé par le Verbe, que ce Verbe

s'est fait chair, et, au nom du Verbe, il commande à l'étrange phénomène d'épargner ceux qui naviguent avec la Croix de Jésus-Christ, pour étendard. En même temps, de la pointe de son épée, il trace une grande croix dans l'air. Aussitôt la trombe se détourne et s'éloigne. Puis, la lutte recommence. Tantôt, c'est le fleuve Bélen, qui se gonfle tout à coup, et roule contre les navires ses flots indignés; tantôt de violents courants tourmentent les caravelles; tantôt les Indigènes massacrent des détachements d'équipage, sans que l'Amiral puisse secourir ses gens. Il en est tellement abattu qu'il faut une vision mystérieuse pour relever son courage. " O insensé," lui disait une voix divine, que tu es lent à reposer ta confiance en ton Dieu!......... Les Indes, cette portion la plus riche de l'univers, il te les a données et tu les as distribuées selon ta volonté. Il t'a donné les clefs, il t'a ouvert les barrières de l'Océan, ces barrières qu'avaient fermées jusque-là des chaînes si puissantes! Tes ordres sont obéis dans d'immenses contrées et toute la république chrétienne retentit de tes louanges...... Réponds-moi? D'où sont venues tes nombreuses tribulations? De Dieu ou des hommes? Dieu ne fausse jamais ses promesses. Le service une fois rendu, il ne dit point que l'on n'a pas suivi ses intentions, il ne martyrise pas pour prouver sa puissance. Tout ce qu'il promet, il le tient et même au-delà......... Montre maintenant la récompense des fatigues et des périls que tu as éprouvés au service des hommes! Ainsi la voix du ciel ranima le serviteur de Dieu. Quelques jours après, les vaisseaux qui n'étaient plus qu'une épave à demi-flottante, vinrent s'échouer sur les côtes de la Jamaïque, dans la baie de *Santa Gloria*.

O baie de Sainte-Gloire, que tu es digne de ton nom! Quel lieu fût jamais le théâtre de plus grandes infortunes? Tu vis Colomb et ses équipages mourants, naufragés dans une île peuplée de barbares, réduits à un tel excès de maux, que Colomb lui-même, accoutumé à toute une vie de souffrances, s'écria: " Maintenant que le ciel pleure sur moi! Que l'être aimant et sensible pleure aussi sur moi! Vingt-huit années de travaux ne m'ont pas même valu en Espagne un toit pour abriter ma tête. Si je meurs ici, qui aura pitié de mon âme

abandonnée des sacrements de la sainte Eglise?" Dans cette baie le fidèle Mendez se dévoue une troisième fois pour le salut de ses compagnons. Dans cette baie, les frères Porraz se révoltent et par leurs brigandages soulèvent les Indiens. Nombreux comme les arbres de leurs forêts, ces peuples barbares assiégent l'Amiral. Leur nombre va toujours croissant, la détresse et la famine augmentent dans le camp espagnol. Comme inspiré du ciel, Colomb prédit une éclipse, et dès que le phénomène, redouté des Indiens, commence, ils implorent grâce et se retirent. Après les Indiens, c'est le tour des Porraz qui attaquent Colomb. Enfin, après plus d'une année de sollicitations de la part de Mendez auprès des autorités d'Hayti, deux caravelles viennent chercher les naufragés et les ramènent en Espagne. Alors, Isabelle, ce doux astre qui avait souri à la terre d'Espagne, s'éteignait. La Péninsule était comme plongée dans les ténèbres et l'Amiral fut enveloppé d'un deuil profond. Pendant trois ans, pour recouvrer ses titres et servir encore l'ingrate Espagne, l'Amiral s'épuise en démarches inutiles auprès du perfide roi Ferdinand. Le corps brisé par tant de fatigues, l'âme navrée par tant de déceptions, et plus encore par le cruel traitement qu'on inflige aux Indiens, Colomb, dans un humble hôtel, à Valladolid, prêt pour le voyage de l'éternité, remet son âme entre les mains de Dieu, le jour de l'Ascension 1506.

III

Tout était fini : les longues années d'humiliations, les persécutions de l'envie, l'ingratitude des hommes, la dernière apparence de gloire humaine. *Americo Vespucci* donnait au nouveau continent son nom d'Amérique. Cependant ni l'œuvre, ni le nom de Colomb ne devaient périr. Semblable au voyageur, qui ayant à franchir une haute montagne, ne prend aucun repos avant d'avoir atteint le sommet, nous nous sommes hâté de raconter la vie de notre héros ; mais arrivé au terme, le voyageur s'arrête et contemple le vaste spectacle dont il jouit ; ainsi ferons-nous pour Colomb.

Afin de rehausser la grandeur de la découverte du

Nouveau-Monde, dès le début de l'entreprise apparaissent trois figures dans laquelles on a reconnu la Foi, l'Espérance et la Charité: la Foi, représentée par Colomb lui-même, qui fut toujours guidé par elle; l'Espérance, montrée par la grande et aimable Isabelle, qui fut toujours l'astre tutélaire du marin; la Charité, symbolisée par ce moine franciscain, dont le zèle fut à toute épreuve. Mais entre ces trois figures, rayonne surtout celle du marin qu'environne toute la troupe sacrée des vertus, grandeur d'âme, générosité, patience, courage, dons de l'esprit, qualités du cœur, noblesse de manières, où vous retrouverez-vous ailleurs à un plus haut dégré? Disons seulement pour résumer toutes les vertus, dont la vie du héros offre le spectacle continuel, que les pasteurs et les fidèles du troupeau du Christ, ravis d'une conduite si chrétienne, conjurent à l'envi le Pontife suprême de décerner à Colomb les honneur de l'autel. Avec l'or des Indes, il voulait racheter le tombeau de Jésus-Christ, ce tombeau sacré que l'Europe indifférente abandonnait aux mains fanatiques des musulmans. Il reconnaît lui-même que c'est la Sainte-Trinité qui a fait naître et grandir en lui la pensée qu'on pouvait aller par mer d'Occident en Orient. D'ailleurs que valaient ces témoignages d'auteurs anciens, ces récits des voyageurs qui avaient entrevu des terres auxquelles personne n'avait osé aborder.

Nous le demandons: n'était-il point un Prophète, l'homme qui, la veille au soir de la découverte du Nouveau Monde, annonçait le joyeux événement du lendemain? N'était-il pas un Voyant d'Israël, celui qui au retour du second voyage, assurait à son équipage affamé que dans trois jours l'on serait dans les eaux du Cap Saint-Vincent? celui qui, plusieurs mois d'avance, désignait du nom de Sainte-Trinité, cette île qui lui apparût la première, couronnée de trois sommets? Jésus-Christ ne reconnaissait-il pas pour le Messager de sa Croix, le héros qui dans la Véga-Réal d'Hayti, plantait une croix miraculeuse que les indigènes essayèrent en vain d'arracher, et qui, mutilée par des mains pieuses, se renouvelait d'elle-même. Aussi ne nous étonnons point des épreuves de Colomb, ni de la grandeur de son œuvre.

Quatre siècles ont maintenant passé depuis la découverte du Nouveau Monde. D'avides explorateurs, Bal boa, Valdivia, Pizarre et Cortez ont continué les conquêtes de l'Espagne; Cabral a donné le Brésil au Portugal; l'Angleterre a saisi les côtes de l'Atlantique et le drapeau de la France a flotté sur les ondes du Saint-Laurent et du Missisippi. Les tribus indigènes ont fui; leurs feux du conseil se sont éteints; le cri de mort, le chant de guerre n'éveillent plus les forêts, et bientôt l'on parcourra toute l'Amérique sans trouver un seul vestige de ces races qui en furent autrefois les maîtresses. Sur la ruine inexplicable des Indiens, le savant peut conjecturer, le philosophe méditer, mais ni l'un ni l'autre ne pourront porter atteinte à la mémoire de Colomb.

Le vieux monde aussi s'est renouvelé. Les républiques de Gênes et de Vénise, qui ne pouvaient donner un navire à Colomb, ont perdu jusqu'au dernier vaisseau de leurs flottes orgueilleuses; le lion de St. Marc, le dragon de St. Georges se sont endormis, l'ingrate Espagne est tombée du faîte de sa grandeur et de ses richesses, les galions du Mexique et du Pérou ne lui apportent plus l'or du Nouveau Monde; ses vice-rois, nommés au mépris des droits de la postérité de Colomb, ont été chassés, et son nom est exécré dans tout un continent. L'histoire a châtié par l'oubli ou par l'ignominie tous les ennemis de Colomb. Dans cette Amérique sauvage qu'il a découverte, les splendeurs de la foi et de la civilisation ont dissipé l'épaisse nuit des siècles barbares, les cités ont remplacé les déserts, et les générations humaines, les générations des feuilles de la forêt. Le commerce et l'industrie, les libertés nationales y ont pris un magnifique essor, les flottes de l'univers abondent dans ses ports; la vapeur et l'électricité rapprochent ses pôles. Sur ce sol fécond, de puissants empires, de turbulentes républiques naissent de toutes parts.

Les travaux de Las Casas et des missionnaires, le sang des martyrs, n'ont pas été moins bénis. La Sainte Eglise, affligée par la désertion des peuples du nord de l'Europe, a tourné avec amour ses regards vers cette Jérusalem nouvelle qui s'élevait des déserts de l'Amérique, toute brillante de jeunesse et de beauté. Les peuplades du Para-

guay ont ramené les plus beaux jours du Christianisme naissant ; tandis qu'avec les vaillants fils de la France, Jésus-Christ prenait possession des rives du Saint-Laurent, et que s'allumait sur les hauteurs du vieux Stadaconé, ce brillant flambeau de la foi dont les rayons ont illuminé tout le continent septentrional de l'Amérique.

Aujourd'hui, les colonies espagnoles et portugaises ont conquis une indépendance pleine d'agitation ; la Nouvelle-Angleterre, la vallée du Missisippi, les côtes de l'ouest forment la grande république américaine; au nord, une dernière colonie ayant à la fois le drapeau fleurdelisé et les couleurs de l'Angleterre, vogue à toutes voiles vers les splendeurs de l'avenir. Mais à quelque race, à quelque religion qu'ils appartiennent, tous les peuples de l'Amérique inscrivent triomphants le nom de Colomb en tête de leurs annales et révèrent avec amour le Découvreur de leur continent, le Père de leur histoire, le héros chrétien, l'homme étonnant qu'ils ne peuvent se lasser d'admirer.

IV

Jouis donc de ta gloire, ô homme immortel ! Les peuples d'aujourd'hui peuvent disparaître, et d'autres, les remplacer, l'Océan peut submerger les vieux continents et en faire surgir de nouveaux; mais ni les révolutions de la nature, ni celles des hommes ne peuvent rien contre ton impérissable mémoire. C'est au ciel qu'est maintenant porté le trône de ta gloire. Mêlé au chœur des élus, tu ne connaîtras plus les fureurs de l'envie, ni les assauts du malheur. Les années de l'épreuve sont passées ; les siècles de l'immortalité se sont ouvert pour toi. Vois aux approches du quatrième anniversaire séculaire de la découverte de l'Amérique, cette évocation solennelle qui se fait autour de ton glorieux tombeau. Elles se lèvent de leurs vieilles forêts et de leurs poudreux champs de mort, ces tribus Indiennes auxquelles tu vins apporter la grande nouvelle de la Rédemption. Elles sont telles que tu les vis, et elles pleurent sur toi, le meilleur des père, sur toi qui ne cherchas que leur salut, sur toi qui ne dus la plus

grande partie de tes maux qu'à ton amour pour elles! Ils se lèvent aussi de leurs couches funèbres, ces libérateurs de l'Amérique, et Washington, et Bolivar, et Champlain à qui la race française en Amérique doit ses hautes destinées. Ils s'approchent vêtus de leurs robes triomphales et conduisent au tombeau du Grand Découvreur, l'étonnante multitude des peuples civilisés du Nouveau Monde. A cet éclat royal du sacerdoce, reconnaissez Las Casas; le glorieux de Laval le suit, et, après eux, l'illustre phalange des Pontifes prend sa place autour de la tombe du héros, tandis qu'au dessus de leurs têtes, l'armée des martyrs et des missionnaires du Nouveau-Monde, le chœur ravissant des vierges, épouses de l'agneau, chantent l'immortel hosannah. Mais laisserez-vous les générations passées célébrer seules l'apothéose du Grand Découvreur? Ne viendrez-vous pas, vous, générations présentes ; et vous faibles tribus, débris de ce qui fut un peuple roi; et vous, ô peuples civilisés du Nouveau-Monde, vous qui de votre puissance et de votre nombre inondez les deux Amériques, vous qui enlevez des mains affaiblis de l'ancien monde le sceptre de la civilisation.

Que les évêques viennent et obtiennent du Vicaire de Jésus-Christ les honneurs de l'autel pour le glorieux héros de la Croix! Et vous, hommes favorisés du ciel, artistes, poëtes. orateurs,quel plus grand sujet peut enflammer votre génie ? Où trouverez-vous ailleurs des actions et un héros plus illustres à célébrer? Venez tous et commencez l'hymne solennel du triomphe, tandis que d'un pôle à l'autre de l'Amérique au pied des hautes montagnes et sous les forêts vierges, les échos des grands fleuves et des grands lacs de la terre libre du Nouveau Monde, frappés de vos accents, répéteront: Gloire! Gloire à Colomb! le découvreur d'un monde, le Père de l'Amérique!"

AUTEURS CONSULTÉS.—Roselby de Lorgues, le comte de Bossy, Washington Irving, Las Casas, etc., etc.